

Éléments pour une synthèse sur les productions et les importations dans le nord-ouest de la Gaule (Seconde Lyonnaise et Gaule Belgique) et les relations avec la Bretagne romaine.

Président de séance : P. BLASZKIEWICZ

Patrick BLASZKIEWICZ : Quand Lucien Rivet m'a demandé, ce matin, d'organiser la synthèse de cette fin de journée, je me suis rappelé le congrès de Caen, en 1987. Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'on n'en sait pas tellement plus sur les ateliers ; je dirais même qu'on n'a pas avancé du tout : on dispose des mêmes ateliers qu'il y a 10 ans car les fouilles ont été très peu nombreuses sauf celle de Touffreville, qui est vraisemblablement un atelier de tuiliers. On en est toujours réduit aux résultats des ramassages anciens, dont ceux d'Argences, que l'on connaît bien par analyses chimiques, ou ceux de Lyons-la-Forêt, réalisés dans les années 1945/50. Par analogie, sur les fouilles de Patrick Halbout, à Rouen, on arrive à avoir des certitudes pour certains niveaux du III^e s. avec 15-20 % de productions de Lyons-la-Forêt. On sait que cette céramique s'arrête près de Lillebonne et qu'à l'ouest de cette ligne on retrouve les mêmes formes, semble-t-il, qu'il faut plutôt mettre au compte de la Picardie ou d'ateliers attenants à la Picardie. Tout cela pour dire qu'il n'y a pas suffisamment de fouilles sur les ateliers, c'est absolument évident.

D'autre part, je constate qu'il y a un manque flagrant de communications sur Rouen, une ville importante à l'époque romaine et, surtout, au Bas-Empire.

En ce qui concerne les sites de consommation, en revanche, on peut observer des travaux et des résultats extrêmement importants : ceux de Pascal Vipard et de son équipe, sur Vieux, ceux de Dominique Cliquet, sur le Vieil-Evreux, également, à partir des ramassages anciens ; on cerne mieux le Vieil-Evreux, on le date mieux avec le matériel ancien. Sur Harfleur, même chose, à partir d'une nécropole située à proximité d'un atelier du II^e s.

Je peux également ajouter qu'il semble que la région d'Evreux est plus attirée vers Chartres, vers le Val-d'Oise également. En Basse Normandie, où je connais mieux le matériel parce qu'il y a peut-être un peu plus de travaux, on cerne des ateliers dans le nord du Cotentin. Ce qu'a dit Marie Tuffreau m'a réjoui parce qu'on sait maintenant que c'est de la BB1 et non de la BB2 sur Boulogne, ce qui est un pas absolument colossal.

Pascal VIPARD : Je voudrais simplement dire qu'on peut tenir des propos moins désespérés. On a des résultats qui sont positifs sur ...

Patrick BLASZKIEWICZ : ... sur les sites de consommation !

Pascal VIPARD : Sur un site de consommation comme Vieux, bien que l'étude ne soit pas encore achevée, je pense qu'on arrivera à servir de site de référence pour la cité des Viducasses ; on n'a pas d'autre ambition et c'est dans ce sens qu'on a mené l'étude. Par comparaisons avec des sites comme Bayeux ou Lisieux qui sont proches, on a vu qu'il y avait très peu de chose en commun ; en revanche, avec quelques sites ruraux qu'on a pu observer –notamment un site fouillé à Bréville, sur le territoire de la cité des Viducasses, à 20 km de la cité–, on a vu du matériel, ponctuellement, avec d'énormes points communs. En fait, avec le site de consommation de Vieux, le travail qu'on fera sera utile dans un rayon de 20-30 km, pas plus. Il faut rester modeste.

Patrick BLASZKIEWICZ : Je précisais bien qu'il y avait un manque crucial de travaux sur les ateliers, une insuffisance de fouilles, non pas seulement de fours, mais également de contextes d'habitats associés.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE : La première chose à reconnaître c'est que, effectivement, pour la Basse-Normandie, on n'a quasiment pas de connaissances et les communications de cette journée le montrent, d'une certaine façon ; on est très en retard. Et pourtant, il y a des ateliers, dont un que j'ai oublié de signaler à Patrick, au Val-Rambert, découvert par prospection.

Sur la céramique actuellement étudiée en Basse-Normandie, sur les sites de consommation, il y a également très peu d'études mais quelques données sont acquises qui sont encore, à mon sens, très éparées. Je pense, entre autres données, aux premières recueillies sur Exmes, avec des ensembles augustéens qui rappellent tout à fait ce qu'on peut avoir dans l'ouest de la France, avec des productions d'Aquitaine, des productions du Centre pour la terra nigra, des productions arétines ou lyonnaises, etc. Mais l'étude que j'ai pu faire sur Sées, par exemple, ne repose pas sur des comparaisons suffisantes pour la Basse-Normandie et je le regrette.

Il y a cependant quelques éléments optimistes : il y a des sites fouillés ou actuellement en cours de fouilles qui livrent un mobilier fort intéressant qui pourra, j'espère, pour certains d'entre eux, être présenté l'année prochaine. Je pense, entre autres, à l'habitat rural de Rots, pour les III^e-IV^e s., qui a livré une quantité appréciable de formes romano-britanniques, de la Black-Burnished et des formes d'Argonne. Toujours pour le Bas-Empire, je pense à Cherbourg et, en même temps, à des études plus poussées sur des sites d'habitats comme ceux de Lisieux, avec Didier Paillard, et l'étude qui est faite actuellement sur un certain nombre d'ensembles clos.

Le constat n'est pas totalement négatif mais on a encore beaucoup de travail à faire ; constat optimiste : il y a quand même du mobilier en Basse-Normandie et il faut qu'on travaille dessus, et en groupe !

... silence dans la salle.

Lucien RIVET : Je pense qu'il ne faut pas s'en tenir là !

J'ai suivi, en pointillé, ce qui s'est passé au long de cette journée ; d'un côté, on a assisté à un ensemble de communications extrêmement monographiques, si l'on peut dire et, d'un autre côté, j'ai vu défiler, par exemple, des mortiers et d'autres types de céramiques caractéristiques. Il me semble qu'il y aurait des commentaires généraux, et transversaux, à faire, qu'il y aurait des liaisons à rechercher d'un site à l'autre, des contacts à établir d'un chercheur à l'autre.

Il y aurait également des commentaires à faire, sans polémique ni acidité quelconque, sur des problèmes de

méthodologie : cela ne serait pas forcément mal venu ; on est là aussi pour échanger des points de vue et il faut en profiter.

Franziska DÖVENER : Après tout ce que nous avons entendu aujourd'hui, je ne suis pas sûre qu'on puisse parler d'échanges en grande quantité entre le nord-ouest de la Gaule et la Grande-Bretagne.

Patrick BLASZKIEWICZ : Pour quelles catégories de céramiques ? Pour le Haut-Empire ou le Bas-Empire ? Dans les deux sens transmanche ?

Franziska DÖVENER : Pour la céramique commune !

Marie TUFFREAU-LIBRE : Absolument. Nous avons axé notre communication sur la Black-Burnished et non sur le commerce, pour une question de temps. Je l'ai un peu dit en introduction, les contacts avec la Grande-Bretagne sont essentiellement des contacts de proximité et il ne s'agit que de la côte sud de l'Angleterre et la côte nord-ouest du continent. Je ne suis pas persuadée qu'on puisse véritablement parler de commerce. Quantitativement, on ne peut pas dire que la céramique anglaise était importée pour elle-même ; elle était peut-être importée pour ce qu'elle contenait, de façon anecdotique, ou par des gens qui traversaient la Manche. Par ailleurs, il est bien évident que la pénétration dans les terres est très limitée, de l'ordre de quelques tessons. Il est hors de question de parler de commerce. En revanche, pour des régions comme la Picardie et la Normandie, il semble que cela soit plus conséquent, tout simplement parce qu'il y a des rivières accessibles, comme la Seine et, éventuellement, la Somme.

L'image d'un commerce intense avec la Grande-Bretagne est une image tout à fait fautive. Encore une fois, ce sont des contacts de proximité et, surtout pour le nord de la Gaule, plutôt des traditions identiques de part et d'autre de la Manche. Il y a, par exemple, un foyer atrébate de part et d'autre de la Manche, pendant toute la période romaine.

Ce problème du commerce n'est pas spécifique à la Grande-Bretagne, c'est le problème du commerce de la céramique en général. Toutes les études qui concernent la céramique commune, mais aussi d'autres céramiques fines, montrent bien que le commerce de la céramique est assez limité. La plupart des céramiques sont produites et consommées localement et, finalement, le volume des importations est toujours très limité ; ce qui est assez logique puisque la céramique est un produit que l'on peut fabriquer n'importe où et il n'y a pas de raison de la commercialiser à longue distance, de façon systématique.

Pour parler de façon plus générale sur cette journée de communications régionales, il est évident qu'il y a encore beaucoup de travail à faire et qu'on ne pourra pas aller plus loin dans l'étude des céramiques de la Normandie tant qu'on n'aura pas un début de typo-chronologie générale, une idée du répertoire produit entre le début de l'époque augustéenne et le Bas-Empire, même si cette image est un peu fautive. Tant qu'on ne disposera pas de cette base, on ne pourra pas réfléchir et on ne pourra pas aller très loin dans les conclusions, y compris sur les relations commerciales avec l'Angleterre.

Robin SYMONDS : J'ai une réaction semblable à celle de Marie mais j'aimerais dire que l'on n'a vraiment pas exploité, dans les études transmanche, les points communs entre les assemblages qu'on peut voir des deux côtés. Ce matin, François Fichet a présenté un lot de céramiques –sigillées, cruches, céramiques noires, etc.– qui, s'il avait été trouvé en Angleterre, ne m'aurait pas surpris. Les pâtes sont différentes mais les formes sont identiques ! Comparer des assemblages provenant des deux côtés de la Manche permettrait de mettre en évidence un mode de vie très semblable qui ne nécessite pas de transporter des céramiques sur de longues distances. On insiste sur la Black-Burnished trouvée dans le nord de la France parce que c'est étonnant ! Marie vient de dire qu'il n'y a pas de raison de transporter les céramiques communes mais pourquoi la faire avec la Black-Burnished, surtout avec la BB1 d'Écosse ? C'est une céramique faite à la main, tout à fait ordinaire, enfin, à nos yeux. Quel est l'intérêt de la transporter ?

Yvan BARAT : Je répondrai par le contenu de l'intervention que tu avais faite, en 1993, à Versailles, justement à propos des Black-Burnished trouvées à Limetz. Tu avais constaté, pour celles trouvées en Ile-de-France (à l'heure actuelle, on connaît effectivement trois exemples dont deux publiés, Limetz-Villez et Genainville, et un troisième, inédit, avec Saint-Denis), qu'il s'agissait uniquement de pots ovoïdes à lèvre éversée et tu avais pensé qu'ils servaient à transporter un produit –du saindoux, du miel, du confit de canard, du gigot sauce à la menthe ! Comme on l'avait proposé pour la céramique type "Besançon", ne s'agit-il pas de boîtes de conserves ?

Mark WOOD : Pour répondre à Franziska Dövenner, au Bas-Empire du moins, il est tout à fait possible que la céramique, comme la BB1 ou même la céramique à l'éponge, soit destinée aux soldats. Dans les temps de crise, vers la fin du III^e s., par exemple sur le site fortifié d'Alet, à Saint-Malo, selon les publications de L. Langouët, il y a des soldats qui viennent d'Allemagne, l'enceinte étant établie vers 275 ; la BB1 est peut-être un service pour les soldats. On trouve sur la côte de Bretagne continentale, dans les villæ, deux ou trois pots de BB1 qui peuvent correspondre à la présence de soldats qui ont été envoyés pour protéger les côtes, présence attestée par des inscriptions épigraphiques. Ce n'est pas forcément du commerce.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE : On parle souvent des soldats et je demande si ce n'est pas de la tarte à la crème pour résoudre certains problèmes. Je voudrais faire quelques remarques à propos de la Black-Burnished.

En Basse-Normandie, lorsqu'un site du Bas-Empire est découvert et fouillé, il y en a toujours 1 ou 2 fragments ; j'ai l'impression que Rots fait exception avec une quantité relativement importante. La plupart des sites côtiers, sur une profondeur d'environ 12-15 km, au maximum 20 km, livrent de la Black-Burnished, en petite quantité, quelle que soit la nature du site.

J'aimerais faire le parallèle avec une production médiévale qu'on appelle la céramique "très décorée", à l'origine produite en Saintonge et que l'on sait, maintenant, produite également en régions parisienne et rouennaise. On trouve cette céramique partout, toujours en très petite quantité, et l'hypothèse actuelle de D. Dufournier est qu'elle

accompagnait un produit, qu'elle était utilisée comme contenant avec, peut-être, un rôle publicitaire ; cette céramique pouvait être un gage de la qualité du vin transporté. Je ne dis pas qu'on a transporté du vin avec la Black-Burnished mais je remarque qu'on retrouve le même type de problème. Ce n'est qu'une hypothèse et c'est peut-être une autre tarte à la crème mais il n'y a aucun lien avec des militaires ou quoi que ce soit.

Patrick BLASZKIEWICZ : Pour la Black-Burnished, je m'inscris un petit peu en faux : on ne peut pas parler de petite quantité. Pour Bayeux et, surtout, pour Rouen, par exemple, avec 300 ou 400 tessons dans des niveaux parfaitement datés, ce ne sont pas de petites quantités.

Allard MEES : J'ai aussi une question sur la Black-Burnished en général. Je me demande si la distribution ne dépend pas de la standardisation des formes. Je pense que la standardisation dans la production est la première condition pour une assez grande distribution. Par ailleurs, je ne crois pas qu'il existe un type de céramique pour les soldats. Cette idée est née du camp de Usk où on a un assortiment très limité de Black-Burnished et, bien sûr, d'autres céramiques.

Robin SYMONDS : Cette idée d'Allard est tout à fait fondamentale pour comprendre la diffusion de la BB1. En Angleterre, sur certains sites, surtout vers l'est, la BB1 représente parfois 5 à 10 % d'un ensemble, ce qui n'est pas négligeable. Mais dans le centre de l'Angleterre, à Dolby ou à Roxeter, par exemple, elle peut atteindre, dans certains contextes, 25 %. Pour le centre de l'Angleterre, je trouve cela étonnant, pour une céramique non tournée qui voyage ! Je trouve que c'est une céramique qui a une réussite semblable à la sigillée ; il faut la considérer comme la sigillée noire de l'Angleterre !

Marie TUFFREAU-LIBRE : Pour comprendre la diffusion de la Black-Burnished, il faut rapprocher le phénomène d'autres céramiques modelées qui ont le même type de diffusion. Il y a plusieurs explications à la diffusion de la Black-Burnished sur le continent et il faut avoir en mémoire qu'il s'agit, de toute façon, de très petites quantités et de petites distances, en zones côtières. Il y a d'autres céramiques modelées ou céramiques assez grossières qui sont diffusées, également en petites quantités, dans le Nord et même en Ile-de-France, comme la céramique modelée germanique ou les céramiques rugueuses de l'Eiffel.

Cela dit, il y a les hypothèses qui font de ces céramiques des boîtes de conserves ou des objets transportés dans les bagages. Il y a aussi l'hypothèse, confortée par certaines analyses, qui fait que ces céramiques seraient commercialisées pour des qualités exceptionnelles de rétention de la chaleur ou de résistance au feu. Cela a été mis en évidence pour les céramiques granuleuses et, aussi, pour des séries communes comme la "blanche à quartz". Pour la Black-Burnished, cette dernière hypothèse a été émise en Angleterre.

Enfin, il faut remarquer que, sur beaucoup de sites normands, elle n'est pas quantifiée ; on en parle mais sans disposer de chiffres ni de précisions chronologiques ! On reste dans le flou. Est-elle limitée au Bas-Empire ou va-t-on s'apercevoir, comme à Boulogne, qu'elle apparaît dans des contextes beaucoup plus anciens ?

Yvan BARAT : Je suis d'accord avec Marie en ce qui concerne les quantités, qui restent minimes. Mais vouloir strictement restreindre la diffusion à une zone côtière est un peu rapide dans la mesure où on en trouve en Ile-de-France ou à Amiens ; et je ne suis pas sûr qu'on puisse baser l'explication sur quelques personnes qui en transportent dans leurs bagages ni totalement admettre que ce sont des céramiques qui ont des qualités particulières à la cuisson car ce ne sont pas les seules ; d'autres, produites localement, ont les mêmes qualités et satisfont pratiquement tout le monde !

Robin SYMONDS : Et il n'y a pas que des pots à cuire ; cette céramique sert aussi à autre chose. A mon avis, la Black-Burnished a aussi une certaine beauté, si l'on peut dire, et il y a cet aspect standardisé qui en fait une céramique bien connue, bien reconnue par tous ceux qui s'en servent, et cela joue sur la diffusion.

Yvan BARAT : Pour répondre à Robin et à Allard, depuis quand la standardisation est-elle un trait spécifique à la Black-Burnished ou à la sigillée ? Bruno Dufaÿ pourrait en dire un mot : la céramique de La Boissière-Ecole répond à une standardisation très poussée. C. Munoz, qui a travaillé sur Dourdan, a observé exactement la même chose sur Saint-Evroult. Je pense que si on faisait le même effort d'analyse sur tous les ateliers de production, on constaterait que, de façon générale, pour la céramique commune et surtout pour de la céramique commune, on a affaire à une standardisation relativement poussée. Je ne suis donc pas sûr que la standardisation de la Black-Burnished soit un critère déterminant, en tout cas pas plus que d'autres.

Bruno DUFAY : Ce débat me paraît un peu surréaliste, si je puis me permettre. Je ne connais pas grand chose à cette céramique. Je veux simplement indiquer, ce qui a été dit par Marie, qu'on a une vision extrêmement abstraite des quantités mises en jeu et qu'on raisonne peut-être sur des anecdotes ; à partir de quand est-ce une anecdote, à partir de quand est-ce un phénomène ? On manque cruellement, non seulement de quantification, mais de concept d'analyse pour interpréter ces quantifications. Les pourcentages, bien sûr, ont l'avantage de permettre des comparaisons de site à site mais, en même temps, nous font oublier les valeurs absolues : 5 %, c'est quoi, c'est 1 tesson, 100 tessons, 10000 tessons ? Sur des sites de productions comme sur des sites de consommation, dès qu'on entreprend des études en prenant les valeurs absolues du nombre de vases (N.M.I. ou autres), en nombre de vases rapportés au nombre d'années, rapportés au nombre d'hectares, ou de maisons, ou d'habitants, etc., on approche un peu des données concrètes et on retombe parfois sur nos pieds. Alors, on parle de grands ateliers, on parle d'un nombre de potiers (j'ai été étonné, tout à l'heure, d'entendre que 7 ou 8 potiers était un chiffre monstrueux pour un atelier qui aurait duré très peu, c'est-à-dire au moins 40 ou 50 ans, ce qui n'est pas rien ; cela fait un potier et demi tous les 10 ans et je n'appelle pas cela un atelier énorme). Je veux dire par là qu'il y a un certain nombre de réflexions et de comparaisons qui nous manquent, à la fois parce qu'on n'a pas les bases quantitatives brutes mais aussi parce qu'on a peur de réfléchir sur ces choses-là, au motif de : "oui, mais il nous en manque tellement..." ou "oui, mais il y a tellement de paramètres...". D'accord, mais commençons d'abord par mettre

à plat un certain nombre de choses et peut-être aura-t-on une vision plus réaliste. En ce qui concerne le commerce, les contacts, le transport de la Black-Burnished, je n'ai jamais entendu dire (et cela ne vaut pas que pour cette céramique) que les gens déménagent, que les gens voyagent et emmènent leur vaisselle !

Pour finir, je trouve que tout ceci est extrêmement abstrait et qu'il faudrait, de temps en temps, retomber sur nos pieds pour nous rendre compte que ce sont des gens qui transportent de la céramique qui pèse un certain poids, qui occupe un certain volume, etc., etc. Je crois que le grand danger de nos classements typologiques à l'infini est d'oublier parfois, derrière la céramique, la réalité humaine.

Caty SCHUCANY : Je ne suis pas d'accord pour négliger les petites quantités et il me semble que les questions relatives au commerce sont un peu plus compliquées que ce qui a été dit. Il est clair qu'il ne s'agit pas d'un commerce semblable à celui de la sigillée mais ces petites quantités de Black-Burnished, qu'on peut retrouver un peu partout, montrent des liens entre les régions, entre l'Angleterre et la Normandie ; et ces liens peuvent être plus qu'une simple proximité ou qu'une simple parenthèse : ils peuvent indiquer que les gens se sont mariés ou indiquer beaucoup d'autres choses ; et ces liens peuvent changer.

Il y a un exemple, en Suisse. Au début de notre ère, on trouve, en petites quantités, des parois fines importées d'Italie du Nord. Brusquement, à partir de 40-50, ce courant change et les parois fines proviennent de Lyon. Nous n'avons pas interprété ce phénomène par la seule proximité, qui ne se modifie pas, mais comme un changement dans le commerce, d'abord à travers les Alpes, puis avec le Rhône. C'est un changement de commerce qui ne concerne pas uniquement la céramique mais probablement d'autres produits. En définitive, il y a trois niveaux : le grand commerce, comme celui de la sigillée, les céramiques qui appartiennent à des personnes (dans les mariages, chez les soldats, etc.) et les céramiques qui indiquent le commerce d'autres produits.

Bruno DUFAY : Oui, tout à fait. Je n'ai absolument pas voulu dire que le commerce n'existait pas au motif que, quand on déménageait, on emmenait sa céramique. J'ai simplement voulu indiquer que les ordres de grandeur devaient être précisés avant de parler de commerce, de mariages, d'influences, de contacts, etc. Mais, naturellement, la réalité est toujours plus compliquée que ce que l'on imagine : il y a le commerce, le mariage, le déménagement, le contenu, le contenant, le snobisme, etc.

Allard MEES : Je pense que la seule raison pour laquelle on trouve de la BB1 ici ou de la paroi fine en Suisse s'explique par un prix compétitif. C'est le prix qui décide de l'origine de la marchandise. Je pense également que nous ne sommes pas corrects si nous considérons les seules sigillées pour le grand commerce ; les sigillées représentent un petit volume en comparaison, par exemple, des amphores. Le commerce consiste à transporter un certain volume de produits entre un point A et un point B. Dans ces conditions, les sigillées sont peu de chose. Et c'est le meilleur prix pratiqué dans le commerce et le transport qui explique qu'un produit est présent à tel endroit ou non.

Dominique SIMON-HIERNARD : Est-ce que Robin ou Mark peuvent préciser ce qu'on a trouvé dans l'épave de Guernesey, à St-Peters'Port, hormis la pile de jattes en céramique à l'éponge et la Black-Burnished ? A-t-on trouvé d'autres vaisselles ? Des analyses ont-elles été faites sur des sédiments, sur des éléments organiques ?

Mark WOOD : Il y a quelques grains de raisins et des éléments de tonneaux. Le rapport sur l'épave est disponible au musée de Guernesey.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE : J'ai remarqué qu'aucune communication, pour Evreux ou ailleurs, n'a évoqué la présence de céramique modelée. On en parlera, après-demain, avec G. Guillier pour Le Mans et avec J.-M. Segurier pour le territoire sénon. Pour la Normandie, je me pose des questions car c'est un thème qui me paraît intéressant et qui est rarement évoqué. Est-ce que certains ont peur d'en parler ? la considèrent comme résiduelle ? hésitent à la reconnaître ? Ou bien, n'existe-t-elle pas du tout ? Il est possible que ma question soit prématurée, aujourd'hui.

